

Amants, lions, clowns, boulangers, tailleurs et princesses ou mon aventure théâtrale en français

Agata Šega

Dès ma plus tendre enfance, j'ai été en contact avec l'art dramatique. Je suis née au sein d'une famille où la littérature et, en particulier le théâtre, étaient un sujet de conversation quotidien entre mes parents. En effet, grâce à sa formation, sa profession et une vocation profonde, ma mère s'est épanouie en tant que comédienne, metteuse en scène, pédagogue et théoricienne du théâtre ; mon père, slaviste de formation, consacrait une part significative de sa vie non seulement à la scène, en qualité de critique de théâtre, mais aussi au cinéma, en tant que directeur artistique de Triglav film et dramaturge de plusieurs films slovènes, dont le plus célèbre est certainement *Na svoji zemlji* (Sur notre propre terre). Dans notre appartement, des textes de théâtre en différentes langues, le français en tête, s'entassaient dans les bibliothèques ou sur toute surface plane. Des auteurs dramatiques comme Marivaux, Anouilh, Giraudoux, Tardieu, Ionesco et Sartre me contemplaient chaque jour depuis leur étagère et me regardaient grandir. Outre des personnalités du monde de la culture, des amies de ma mère, actrices elles aussi, et d'autres professionnels de théâtre, nous rendaient visite.

J'avais malgré tout et ce, du moins, jusque l'âge de dix ans, une aversion pour le théâtre amateur. En fait, ma mère travaillait, ou plutôt trimait comme responsable du service de l'éducation théâtrale de Pionirski dom où elle passait plus de temps qu'à la maison, si bien que j'enviais mes amies dont les mères étaient présentes l'après-midi, alors que la mienne ne rentrait du travail qu'en début de soirée, souvent si tard que nous ne nous voyions pas avant le lendemain matin. Afin d'être un peu plus ensemble, elle m'a plusieurs fois emmenée à Pionirski dom l'après-midi, pour lire ou dessiner dans un coin pendant ses répétitions de groupe où je la regardais travailler avec ses apprenants ; j'ai accessoirement beaucoup appris du jeu dramatique sans même m'en rendre compte. Parfois je m'étonnais que certains d'entre eux soient si maladroits et gauches que, même après d'innombrables répétitions, ils ne pouvaient ni parler ni bouger aussi naturellement et aussi fidèlement que ma mère avait essayé de leur enseigner, alors que cela ne me posait aucun problème.

Comme j'étais constamment dans les parages, je n'ai pas tardé, évidemment, à décrocher mon premier rôle ou à y être, pour ainsi dire, poussée : peu avant la première de *Blanche-Neige*, les parents d'une fillette plus âgée que moi l'avaient retirée de la troupe à cause de ses mauvaises notes. Ma mère m'avait alors rapidement préparée à son rôle à la maison et je m'étais retrouvée sur scène. Le rôle du narrateur était non seulement ingrat mais, pour moi, il était aussi désolant : je devais rester debout, au bord de la scène, immobile pendant tout le spectacle, ne lisant de temps en temps qu'une phrase dans un grand « livre » où rien n'était écrit. Je devais donc connaître le texte par cœur, ce que je trouvais complètement stupide. Et je devais endurer tout cela, vêtue d'un costume masculin avec une sorte de cape, qui n'était pas du tout approprié d'un point de vue esthétique pour une fillette de dix ans, et qui était au moins deux tailles trop grand pour moi puisqu'il avait été conçu pour une fille beaucoup plus âgée ! À cette époque-là, jouer sur scène a été une déception totale et j'étais convaincue d'en avoir terminé pour de bon avec le théâtre.

Mais l'année suivante, j'ai failli me retrouver dans une situation en tout point similaire avec une autre élève et j'ai dû à nouveau intervenir à la dernière minute. Cette fois-ci, je l'ai bien mieux pris puisque me revenait le rôle de la

princesse, l'un des personnages principaux dans la pièce *Kraljevi smetanovi kolački* (Les choux à la crème du Roi). J'ai vraiment apprécié ce rôle pour lequel j'avais manifestement fait du bon travail, car tout le monde m'a félicitée. À l'époque, j'aurais aimé poursuivre, mais les rôles étaient destinés à des élèves dont les parents payaient la participation, et je n'étais qu'une solution de fortune pour éviter l'annulation des tournées de fêtes fin d'année déjà planifiées dans les écoles. Il ne me serait jamais venu à l'idée de m'inscrire à un cours de théâtre et mon père n'aurait probablement pas apprécié. Il connaissait trop bien toutes les difficultés du métier et avait plus d'une fois menacé ma mère, un peu en plaisantant, mais aussi un peu sérieusement : « Gare à toi, si tu embarques Agata au théâtre ! »

Ma carrière d'actrice s'est donc arrêtée là, jusqu'à ma rencontre avec la troupe de théâtre étudiant français. La première rencontre a eu lieu au printemps 1984 alors que j'étais en dernière année du lycée. Les étudiants et étudiantes de français, emmenées à l'époque par la légendaire Joséphine Ferrari, nous ont rendu visite au lycée Poljane avec un récital de poésie de Prévert. Leur prestation nous a enchantés et a probablement poussé cinq d'entre nous à entreprendre des études de français, que nous avons par la suite toutes, sauf une, terminées avec succès.

L'année suivante, alors que j'étais déjà étudiante en première année de français et d'espagnol, Les Théâtres ont joué une vraie pièce de théâtre à Cankarjev dom. J'ai été totalement époustoufflée par les textes pleins d'esprit d'Eugène Ionesco et René de Obaldia, les acteurs talentueux et sympathiques, dont certains m'étaient déjà familiers pour les avoir croisés durant l'année dans les amphithéâtres et les couloirs de la faculté, ainsi que la mise en scène habile de Joséphine Ferrari qui savait faire ressortir le meilleur de chacun. Je n'ai donc pas hésité un instant à rejoindre la troupe quand nous en avons reçu l'invitation au début de l'année universitaire suivante, en 1985/86, alors que nous étions en deuxième année – en fait, la classe était majoritairement féminine cette année-là, à l'exception d'un seul étudiant. Nous étions donc cinq à rejoindre la troupe : Rastko Đorđević (désormais Rafael Kozlevčar), Bronka Drozg (désormais Straus), Natalija Gorščak, Vesna Maher et moi. La première année, nous avons préparé *Les Amants du métro* de Jean Tardieu et *Le Pauvre lion* de Jean Anouilh, pièces dans lesquelles je tenais de petits rôles. L'année suivante, je

jouai l'un des clowns dans *Contre-pître* de Hélène Parmelin et *Mais c'est fou* de Noël Favrelière, mon dernier rôle ayant été celui de la servante dans la pièce de Anouilh, *Le Boulanger, la boulangère et le petit mitron* en 1987/88. La décision de quitter la troupe l'année suivante a été particulièrement difficile, mais nécessaire pour pouvoir me consacrer à mes études parallèles de latin, auxquelles je m'étais inscrite l'année précédente, et comme j'étais étudiante en dernière année [de français et d'espagnol], il fallait sérieusement que je m'attelle aux obligations relatives au diplôme de fin d'études du premier cycle.

Mon engagement dans la troupe de théâtre français a soudainement élargi mes horizons : je me suis liée d'amitié avec les membres plus âgés ; nous avons également tissé des liens avec l'équipe enseignante, notamment Jasna Baebler, lectrice, et Elza Jereb, chargée de cours, qui avaient la gentillesse de corriger notre prononciation et de nous signaler les fautes de langue, de même Vladimir Pogačnik, alors maître de conférences et, jusqu'à son départ pour un autre poste, Michel Renault, lecteur français, qui a emmené avec lui un des membres de la troupe qui est devenue plus tard son épouse ; tous deux se sont montrés très serviables et coopératifs. À nos côtés pendant tout ce temps, le directeur exceptionnel du Centre culturel français, Noël Favrelière, qui ne se comportait aucunement en directeur, mais qui s'attaquait de front à tout : il aidait à l'organisation, il dessinait et fabriquait les décors, il nous a écrit une pièce, il a même joué un rôle – muet, certes – et a probablement accompli bien d'autres tâches dont je ne me souviens même plus, et surtout, il nous a accueillis au Centre culturel français pour les répétitions de nos premières (le manque d'espace à la Faculté de lettres était déjà considérable à l'époque) et bien sûr, il nous a apporté son soutien financier. Pendant mes trois ans d'affiliation à la troupe, nous sommes partis en tournée à Ptuj et à Koper, où nous avons été accueillis avec beaucoup d'enthousiasme et où nous avons été reçus comme des rois à chaque fois. Je garde particulièrement en mémoire notre déplacement à Ptuj en 1987. Les élèves, que les professeurs de français préparaient toujours sérieusement à regarder le spectacle, étaient tellement ravis de *Contre-pître* qu'ils nous ovationnaient après chaque scène et presque après chaque réplique. À la fin de la pièce, lorsque de la scène nous avons commencé à réclamer de l'argent, comme le texte l'indique, l'enthousiasme

du public était tel que celui-ci a soudainement pris l'affaire très au sérieux et, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements général et de tapements de pieds – lesquels, outre nos talents d'acteurs et la qualité du spectacle, étaient aussi probablement dus à leur tempérament syrien – toute l'assemblée a commencé à jeter des pièces sur la scène.

En 1988, nous avons également participé au festival de théâtre étudiant en français à Mayence, avec la pièce *Le Boulanger, la boulangère et le petit mitron*. La représentation était particulièrement exigeante, la pièce requérant beaucoup d'accessoires différents et assez fragiles sur scène, tels que de la vaisselle, des verres, des jouets et je ne sais quoi encore, et bien sûr, tout cela devait être apporté au bon moment, sans accident ni fracas, puis retiré de la scène. Évidemment, mes parents étaient présents à la première et, après le spectacle, ma mère s'est exclamée, horrifiée : « Oh ! Je n'arrivais pas à suivre tellement je tremblais de vous voir oublier un accessoire ! » Nous devons même monter et démonter une douche en coulisses, ce qui n'était pas une tâche aisée vu le manque d'espace. Néanmoins, nous avons fait du bon travail, tant sur le plan technique que dramatique, et à Mayence, nous avons même été récompensés par une ovation debout. Malheureusement, nous avons dû nous en contenter car, d'après le vote du public, nous aurions dû remporter le premier prix. Mais les Mayençais nous ont expliqué, visiblement embarrassés, que celui-ci était réservé à l'un des groupes allemands et qu'ils ne pouvaient l'attribuer à des étrangers. Lorsqu'ils nous avaient invités, ils n'imaginaient manifestement pas qu'une troupe d'un tel niveau pourrait venir d'une faculté yougoslave et concourir pour « leur » prix.

Toutefois, « justice a été rendue » et nous avons finalement remporté un prix : la troupe a été récompensée pour son travail fructueux au fil des ans par le gouvernement français qui nous a offert une bourse afin d'assister au festival d'Avignon, où nous nous sommes rendus en 1988. Nous y avons vu plusieurs spectacles intéressants, dont l'un des plus marquants était, selon moi, *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, spectacle phare joué au cœur de l'imposant Palais des papes, interprété par le célèbre Michel Piccoli dans le rôle principal. Et, bien qu'il ait été un grand acteur, il nous est apparu tout petit, conformément à la signification en italien de son nom de famille, car nous étions assis tellement loin

de la scène que nous pouvions à peine le distinguer. Après ce séjour à Avignon, j'ai profité de l'occasion pour explorer la région en train malgré la chaleur écrasante qui, en plus des nombreux mets délicieux de la cantine, avaient bien failli nous clouer au sol. C'est ainsi que j'ai visité Orange, Nîmes, Tarascon et Arles, émerveillée par les paysages provençaux traversés pendant le voyage, ce qui m'a peut-être fait plus grande impression que le festival de théâtre en lui-même.

Il m'était naturellement difficile de quitter le théâtre français aussi brutalement. Alors, l'année suivante, lorsque la troupe dirigée par Vladimir Pogačnik préparait *Dom Juan* de Molière, j'allais assister aux répétitions de temps à autre. Ces visites étaient toujours appréciées des Théâtres car un observateur extérieur moins familier avec le texte pouvait plus facilement déceler les fautes de prononciation et autres lacunes. Le rôle-titre était tenu par Primož Vitez et, alors que je l'observais lors d'une des répétitions, un détail m'avait troublée dans son jeu. Au début, je ne parvenais pas à identifier la nature du problème mais au bout d'un moment, j'ai compris : Primož jouait un séducteur irrésistible, mais il se tenait légèrement voûté et faisait de petits pas, si bien qu'il ne reflétait pas l'allure d'un don juan. Lorsque je le lui ai fait remarquer et l'ai convaincu de se redresser en marchant d'un pas ferme, comme il sied à un noble séduisant et plein d'aisance, son personnage a aussitôt repris vie de façon tout à fait différente et infiniment plus crédible, démontrant l'importance considérable de la posture dans la composition d'un rôle. Ensuite, la pièce a rencontré un franc succès, tant pour la mise en scène que pour l'interprétation, avec Primož dans le rôle principal et Boštjan Zupančič, excellent, dans celui de Sganarelle. C'était, selon moi, l'une des meilleures représentations de la troupe et j'ai toujours un peu regretté de ne pas avoir pu y participer.

Mais mon attrait pour le théâtre était trop fort pour y renoncer plus longtemps. Au cours de l'année universitaire 1993/94, alors que j'étais en poste à la faculté depuis trois ans, nous nous sommes attelés au texte d'Alfred Jarry, *Ubu roi*, mis en scène par Primož Vitez. Le rôle de Ubu fut attribué à Boštjan Zupančič, le rôle de sa femme me revint. Nous avons commencé les lectures de la pièce, le rôle me plaisait et j'en étais ravie, mais le sort en avait décidé autrement : victime d'un accident de voiture causé par un ivrogne qui roulait en

sens inverse, je suis restée alitée à l'hôpital avec une vertèbre fracturée, et c'est Nada Prodan qui m'a alors remplacée.

L'année suivante, pourtant, j'ai pu rejoindre la troupe, cette fois-ci en tant que metteuse en scène d'une comédie de Feydeau, *Tailleur pour dames*. Ce fut ma première et (pour l'instant) dernière mise en scène que j'estime avoir plutôt bien réussie. Les conseils et suggestions de Joséphine Ferrari, qui est venue de France au moment même où se tenaient les dernières répétitions, m'ont été d'une grande aide. Elle avait apporté quelques cassettes parmi lesquelles j'ai pu sélectionner la musique du spectacle. Gregor Perko était remarquable dans le rôle principal et les autres aussi ont très bien joué, même si pendant les répétitions j'avais eu beaucoup de travail avec les comédiens moins expérimentés qui n'étaient pas habitués à se mouvoir sur scène ou dont l'élocution était mauvaise. Celui qui m'a involontairement donné le plus de fil à retordre était l'adorable Marko Pravst. Comme nous manquions de garçons dans la troupe, j'avais été contrainte de lui attribuer le rôle d'un monsieur que tous évitaient en fuyant littéralement devant lui en raison de ses histoires interminables et extrêmement ennuyeuses car, d'après les didascalies de Feydeau, il devait se jeter à la figure de ses interlocuteurs, leur cracher dessus et les mettre au supplice aux moments les plus inopportuns. Mais je ne pouvais vraiment pas demander à Marko, si sensible et attentionné, de se comporter de manière aussi intrusive, car cela aurait été tout à fait contraire à son caractère, alors j'ai dû imaginer autre chose. Après m'être creusé la tête, j'ai finalement trouvé une solution pour justifier l'aversion des autres comédiens à son égard : je l'ai sommé de bégayer très fort. Lors des répétitions, tout s'est bien passé, c'était très drôle et je pensais avoir résolu l'affaire. Mais le soir de la première, à ma grande horreur, tout a mal tourné, car il s'est avéré que Marko avait un trac si terrible qu'il se produisait le contraire de l'effet attendu : la plupart des gens bégaient à cause du trac, mais à chaque fois que Marko entrait en scène, c'est précisément son trac qui l'empêchait de bégayer, ce qui, bien sûr, a sapé presque tout l'effet comique et gâché le rôle. Dès lors, à chacune de ses entrées en scène, je le retrouvais en coulisses pour le supplier et l'encourager, pour l'amour de Dieu, de ne plus oublier de bégayer, mais cela non plus ne l'a pas beaucoup aidé.

Nous avons également présenté ce spectacle à l'étranger. En combinant notre visite traditionnelle à Ptuj avec une représentation donnée à Klagenfurt, nous avons effectué une belle petite tournée. L'auditorium de la faculté de Klagenfurt était étonnamment petit, sans parler de la scène à laquelle nous avons dû nous adapter nécessitant beaucoup d'efforts et de changements de dernière minute, ni de la musique que j'ai dû diffuser seule depuis une tour de régie située au bord de la scène, si bien que j'étais au vu et au su de tout le public. Tout cela m'a rendue terriblement nerveuse avant même le début du spectacle. C'est ainsi qu'au moment où j'aurais dû enclencher le magnétophone pour que Urša Rigler, dans son rôle épisodique de femme du monde, fasse une entrée gracieuse au son de la musique, ma nervosité m'a induite en erreur. Le magnétophone est resté silencieux pendant un moment, puis après un temps interminable, au lieu d'une belle mélodie, a retenti dans toute la salle un « Oh, shit ! » de ma part, pas très français de surcroît, spontané et désespéré. Cela a provoqué l'hilarité générale, et Urša s'est sentie quelque peu offensée par la suite, prétendant que je lui avais gâché sa seule et unique entrée en scène.

Nous nous sommes aussi rendus à Grenoble où nous attendait notre organisateur, Primož Vitez, alors étudiant de deuxième cycle là-bas. Je ne me souviens même plus comment les autres nous y ont rejoints, mais je sais que, pour ma part, j'ai littéralement traversé montagnes et vallées, en passant par les Alpes, avec Nadja Urbanija, dans sa 4L bleue. Nadja s'est révélée être une conductrice hors pair, notamment pour le stationnement : elle a su se garer du premier coup dans un trou qui faisait à première vue au moins vingt centimètres de moins que sa voiture, au milieu d'un terrible embouteillage surprenant notre arrivée, en raison d'un match de football important. Elle a donc reçu une salve d'applaudissements, même si elle ne jouait pas la comédie, et elle les a bien mérités car, en plus de ses qualités de conductrice, elle nous était d'une aide technique et organisationnelle très précieuse.

J'en profite pour dire en passant qu'à mon époque et bien après, toutes les premières, reprises et autres grandes aventures théâtrales se poursuivaient invariablement - et s'achevaient aussi - nulle part ailleurs que rue Valvasor, dans la cuisine de monsieur Pogačnik, souvent trop étroite pour notre joyeuse

compagnie. C'est là que nous discutons, jusque tard dans la nuit, voire au petit matin, en échafaudant des plans pour nos futures aventures théâtrales. Mais nous devons faire attention au bruit car l'épouse de notre professeur, Alenka, qui nous a malheureusement déjà quittés, sa fille Lija, qui elle aussi a été contaminée par le théâtre et le cinéma et qui est aujourd'hui une productrice reconnue, ainsi que les jumelles, encore bébés à l'époque, dormaient généralement dans les chambres voisines. Toutefois, les petites *brillaient par leur absence* dans la cuisine, si je traduis littéralement la fameuse expression française, en raison de leurs trop nombreuses couches toujours suspendues à une corde sous un renflement du plafond, tels des rideaux de théâtre blancs ; elles se balancent encore sous mes yeux quand je repense à ces soirées. Il est évident que nos efforts pour être aussi discrets que possible n'ont pas toujours porté leurs fruits : il est arrivé quelques fois que, sans le vouloir, nous réveillions Alenka qui, sans un mot de reproche à son mari et d'une largeur d'esprit presque zen, se joignait à nous au milieu de la nuit pour fumer une cigarette ou deux.

Ma dernière apparition dans une pièce française remonte au printemps 2004, lorsque nous avons célébré les vingt ans de la troupe et que tous ses « ex-membres » - c'est ainsi qu'on les appelait - ont été invités à participer au spectacle. Nous avons monté *La Princesse Maleine* de Maeterlinck, œuvre que Vladimir Pogačnik avait choisie et également mise en scène. La représentation a rencontré un grand succès et avait atteint, selon moi, un très haut niveau pour du théâtre amateur. J'ai toujours aimé assister au premier acte depuis le public, comme une simple spectatrice, de plus je ne jouais pas au tout début du deuxième acte et je devais me rendre dans les loges après l'entracte. Le texte, le jeu et le spectacle tout entier me plaisaient tant que je peinais à quitter mon siège pour aller me préparer à mon entrée en scène. Neja Petek, dans le rôle-titre, a fait preuve d'un talent d'actrice exceptionnel et je trouve dommage qu'elle travaille aujourd'hui dans le tourisme. Par ailleurs, la pièce était parfaite pour une telle occasion, car elle contenait assez de petits rôles qui permettaient aux anciens membres, ayant déjà tous un emploi ou une famille, de jouer sans devoir assister à de nombreuses répétitions. Pour ceux qui avaient des rôles plus importants, cela devait être épuisant : Boštjan Zupančič avait tellement de trous de mémoire lors

de la générale que cela m'a fait craindre pour sa prestation lors de la première, le lendemain. Cette crainte demeurait évidemment infondée tant il était un acteur chevronné : le soir de la première, il a été brillant comme d'habitude, sans laisser transparaître le moindre problème de texte. J'ai oublié qui des anciens, hormis Bronka et Boštjan, avait joué à cette époque, mais je me souviens très bien de Miha Pintarič qui m'avait beaucoup surpris dans sa brève, mais très belle prestation, ne l'ayant jamais vu jouer auparavant. Quant à moi, faute de temps pour assister aux répétitions, j'ai préparé seule, chez moi, juste avant la première, mon rôle de la vieille nourrice, qui consistait en quelques lignes et un court monologue. Ma performance a été apparemment convaincante puisque certains et certaines collègues sont venues me féliciter après la représentation en me disant (involontairement, je l'espère) de manière quelque peu ambiguë que j'avais manqué ma vocation. Cela ne me surprend pas : je me demande parfois s'ils n'avaient pas raison...

Traduction : Anne-Cécile Lamy-Joswiak